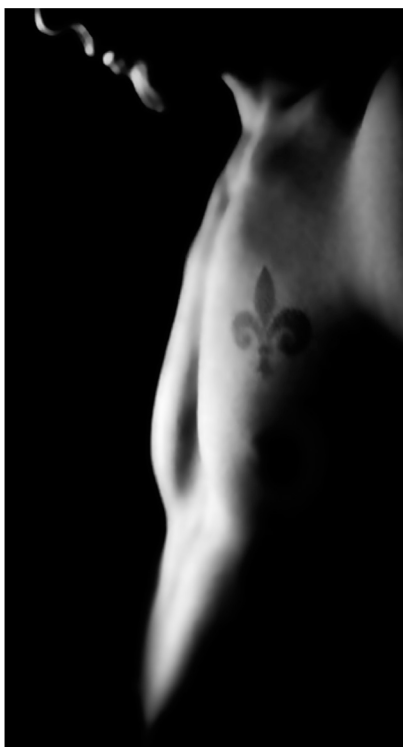


Augustin Desprez

La libraire et le Loup



*Maîtresse, vos désirs sont des ordres,
et vos ordres sont mes désirs...*

Votre éternel abonné

EXTRAIT

Augustin Desprez

La libraire et le Loup

Éditions EDILIVRE APARIS
(Collection Tremplin)
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS (Collection Tremplin)

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-5962-6

Dépôt légal : août 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

INTRODUCTION

Au grand jeu de la roulette russe auquel nous sommes tous conviés, certains ont la guigne et quittent la partie dès le premier coup, les plus chanceux attendent quelques tours avant de tirer leur révérence, quant aux plus malheureux... ceux dont je fais partie, ils sont les derniers à jouer. Ils restent avec leur conscience, l'acariâtre compagne qui n'hésite jamais à rappeler combien la solitude a bourgeonné en eux, étouffant tel le lierre l'arbre des espoirs et des joies jadis en fleur mais désormais flétri à jamais.

Je suis tel un saule maladif, qui du haut de ses soixante-quinze printemps attend l'ouvrage du bûcheron. Déraciné de ma terre natale, j'ai grandi et fleuri dans la plus belle des capitales, réussissant à m'épanouir dans un lieu de prime abord aux antipodes de mes envies... ne dit-on pas que mauvaise herbe s'adapte à tout type de sol ?

Puis, la fanaïson commença inexorablement à me toucher, et c'est ici qu'elle finira son impitoyable labeur : « les Pépinières, *Maison de retraite privée à but non lucratif* ». C'est en ce lieu de perdition qu'on a jugé bon de me planter en attendant que la mort me

fauche moi et les quelques septuagénaires, octogénaires et autres grabataires que je côtoie.

Me voici prisonnier de cet endroit depuis deux ans maintenant, seul avec mon silence et le bruissement de ce poste de télévision de la salle d'activité. Ici pour mon plus grand malheur, il me faut subir la présence des autres résidents. Il est dit qu'un fond sonore donne aux végétaux davantage de vivacité, moins vivace pour certains de mes congénères signifiant morts... sans doute est-ce pour cela qu'il me faille subir sans jamais décrocher le moindre mot et la médiocrité des programmes et la mesquinerie des ragots alentour.

Il en est un très expérimenté dans son domaine qui cumule ces deux aspects, agrémenté de surcroît d'un je ne sais quoi de fausse assurance et d'hypocrisie bien réelle ; il n'est alors nullement besoin de vous précisez combien cet homme fait l'unanimité dans notre cercle de rombières et autres revêches... qui se ressemble s'assemble de toute évidence...

Aussi, chaque jour qu'il me reste à vivre, à 16 heures 15 très précisément les acclamations fusent dans l'assistance, car le stupide « divertissement télévisé » commence... Dieu que ces deux mots s'accordent mal... Le générique finit ses exécrables arpèges électroniques, le crescendo des commentaires et remarques inutiles prend le relais ; point d'orgue de cette cacophonie magistrale, l'arrivée du présentateur dont la simple vue me révulse jusqu'aux entrailles. Aux inepties de ce dernier vient s'adjoindre alors la vacuité verbale de mes voisins soucieux de parler plus souvent qu'à leur tour comme pour se prouver que la vie ne les a pas encore quittés.

En veux-tu en voilà des « ils le font aujourd'hui ? »... bien sûr ils le font chaque jour... « il est fort celui là, c'était lui hier ? »... il est présent depuis une semaine... et le sempiternel « montez le son, on n'entend rien ! »... si seulement vous faisiez silence...

Tiens, voilà que même moi je me mets à radoter, mes pensées deviennent aussi stridentes que le grincement des roues de mon fauteuil.

Tais-toi, tu n'as plus rien d'intéressant à dire, tu es devenu prévisible, banal et de ces gens dont tu te crois si éloigné, tu t'en rapproches chaque jour davantage. Tais-toi donc et attends juste que le temps œuvre de son inexorable balancier, qu'il te délivre ta dernière heure, et d'ici-là, ne parle plus, ne pense plus et abreuve toi du fiel de cette indigente émission.

« Quelle légumineuse originaire d'Amérique du sud produit une graine appelée cacahuète ? »

Je m'en moque, je n'ai plus le droit d'en manger...

« Quel grand bovidé domestique, propre à l'Asie et à L'Afrique tropicale appelle-t-on également bœuf à bosse ? »

Regardez à ma droite, il se tient à côté de moi...

Quand soudain le miracle se produisit :

« Quel poème débute par ces vers-là :

Le vin sait revêtir le plus sordide bouge

D'un luxe miraculeux,

Et fait surgir plus d'un portique fabuleux

Dans l'or de sa vapeur rouge,

Comme un soleil couchant dans un ciel nébuleux... »

La larme à l'œil ému de la beauté parfaite de l'extrait, je concluais en récitant le chef d'œuvre jusqu'à la dernière syllabe, citant en parafè de mon intervention le titre de ce morceau de rêve ainsi que le nom du génie qui l'avait composé.

« ... L'opium agrandit ce qui n'a pas de bornes,

Allonge l'illimité,

Approfondit le temps, creuse la volupté,

Et de plaisirs noirs et mornes

Remplit l'âme au delà de sa capacité.

Tout cela ne vaut pas le poison qui découle

De tes yeux, de tes yeux verts,

Lacs où mon âme tremble et se voit à l'envers...

Mes songes viennent en foule

Pour se désaltérer à ces gouffres amers.

Tout cela ne vaut pas le terrible prodige

De ta salive qui mord,

Qui plonge dans l'oubli mon âme sans remord,

Et, charriant le vertige,

La roule défaillante aux rives de la mort !

Le Poison, Charles Baudelaire. »

Non seulement et contre toute attente, ce poème avait irrigué le puits de ma mémoire que je pensais à jamais tari, mais surtout il avait su faire revivre la sève de mon corps atrophié, car c'était bel et bien debout que je venais de le citer. Depuis cinq années, la sclérose avait œuvré avec acharnement, tel un venin corrompant la moindre ossature, mais aujourd'hui les mots de Poison avaient vaincu le poison des maux.

Comme touchée par la grâce de ce dieu des volutes infernales, l'émotion suscitée ne put être contenue par l'homme affaibli, amer et aigri que j'étais devenu, et après avoir vu le bleu porcelaine, le jaune safran et le vert émeraude, voilà que je sombrais après deux pas dans une léthargie qui n'étonna que moi... plus rien...

CHAPITRE I

Une régulière pulsation électronique, un blanc immaculé et omniprésent, un ange de délicatesse juste à mes côtés, le paradis existe vraiment et comme je l'imaginai il fait céder de sa douceur ma raison et mon entendement.

Ses pieds nus avait quitté les sabots médicaux, horribles écrins de deux parfaits bijoux, et tandis que le premier, souverain, prenait appui sur le docile chausson, le second taquin en suspend gratifiait l'air de grâces ondulations. Rien ne pouvait être plus troublant que la stricte apparence de ce corps du corps infirmier, qui se laissait aller à un flagrant délice soignant et les torsions de l'être et les tortures de l'âme.

Rien de bien défendu en soit, la Belle feuilletait un recueil de poésie, mais lorsque l'on connaît aussi bien que moi le pouvoir envoûtant de cette fleur de la littérature, on se dit que cette femme demeure à jamais métamorphosée par le contenu de ses lectures. Ses doigts fins et captivants tenaient captif le document, et ses yeux émerveillés dévoraient les merveilleux sonnets.

Comme je m'en veux d'avoir dû mettre fin à cette scène, et de priver momentanément la demoiselle du plaisir de la découverte, mais la douleur que j'entrevois pour la première fois fut à ce point importune qu'il me fallait la dénoncer et quitter le silence qu'à l'habitude j'affectionnais tant...

Refermant abruptement le livre, et cherchant à tâtons le chemin de ses chaussons, la très professionnelle infirmière reprit ses droits...

« Bonjour, je suis heureuse de vous voir éveillé. Vous avez fait une sorte de malaise cardiaque, nous faisons en ce moment tout ce qui est en notre possible pour tenter d'alléger vos douleurs. »

Sa voix était sucrée comme le miel et la vue de ses formes sensuelles aurait pu contribuer à mon rétablissement bien plus vite que toute la pharmacopée dont on put me gaver par la suite.

Cependant... je ne pouvais lui faire confiance et croire que les soins qu'elle ou une autre prodiguerait seraient suffisants, car sa phrase trahissait déjà l'incapacité à me venir en aide. Mon cœur s'affaiblissait, et chaque battement était telle une supplique lancinante laissant place in extremis à une plainte moribonde. Il ne fallait pas s'en apitoyer, c'est ainsi, il avait vécu si ce n'est heureux du moins pleinement, c'est ce que résolument je tentais d'exprimer entre deux gémissements plaintifs.

« Je vous remercie, mais ne vous donnez pas tout ce mal, cela n'en vaut pas peine. Continuez ce que vous faisiez, je vous en prie... »

« Je... je feuilletais ce livre, on m'a dit que vous ne vous en sépariez jamais, j'ai aussi posé sur la table

près de vous ce petit coffret de bois, c'est la directrice des Pépinières qui a voulu qu'on vous l'apporte. »

« Pour tout dire, je ne m'attendais pas à tant d'attentions de sa part, si l'occasion se présente, veuillez la remercier. »

Mes yeux fixèrent la petite boîte, tant de souvenirs s'y bouscullaient, tout comme Pandore, j'avais fauté, tant de remords, tant de regrets...

« Je n'ai jamais lu les Fleurs du Mal, c'est vraiment magnifique... Vous aimez la poésie ? »

« Non uniquement Baudelaire ! Les autres ne m'intéressent pas ! » Rétorquais-je d'une virulence colérique, irrité qu'on ait coupé le fil de mes pensées.

Elle s'en alla bien malgré moi chercher un docteur qui après une courte apparition conforta le plus froidement du monde mes prédictions d'un « Monsieur, vous n'avez plus que quelques heures à vivre... », et d'un réconfortant « je vous laisse en compagnie de mon assistante » puis d'un inutile « je repasserai vous voir... ».

Le trio à nouveau duo, une conversation sans fausse note ni dissonance put de nouveau avoir lieu.

« Voulez-vous que je prévienne quelqu'un ? »

« Je n'ai pour toute famille, que quelques rapaces avides de se repaître de mes entrailles... alors non. »

« Puis-je vous être utile d'une quelconque façon ? »

« Non... » puis après une courte réflexion « bien que... s'il ne me reste que quelques instants à vivre, je ne désire rien de plus au monde que de les passer en compagnie de Baudelaire, afin que même enfermée ici, mon âme puisse être vagabonde. »

C'est éblouie par la chaude clarté qu'elle répondit, ses yeux mutins en parfait écho du sourire tout aussi radieux que l'astre de juillet.

« Bien volontiers, cela me fera très plaisir, par quel poème voulez-vous que je commence ? »

« Peu importe, je les aime tous, chacun d'entre eux symbolise un moment de mon existence... ou plutôt non commencez donc par le Soleil, je crois que cela s'impose... puis choisissez à votre gré, je sais que je ne serai pas déçu.... Mademoiselle... »

« Oui ? »

« Je vous ai enfin trouvée... »

« Pardon ? »

« Vous êtes l'Ange. »

« L'Ange ? Comment cela ? Un ange gardien c'est ce que vous voulez dire peut-être ? »

« Non, vous êtes l'Ange... mais ce n'est rien... je ne veux pas que vous me preniez pour plus fou que je ne suis, commencez à lire je vous prie... »

« Euh oui... comme il vous plaira, alors allons-y... » S'approchant de moi, elle me prit la main et commença sa lecture, et si mes yeux fixaient le bout de mon lit, mon esprit lui se promenait dans les ruelles de Paris.

« Le Soleil

Le long du vieux faubourg, où pendent aux mesures

Les persiennes, abri des secrètes luxures,

Quand le soleil cruel frappe à traits redoublés

Sur la ville et les champs, sur les toits et les blés,

Je vais m'exercer seul à ma fantasque escrime,

Flairant dans tous les coins les hasards de la rime,